Document generated on 12/30/2024 9:13 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'initiation de Don Juan

Charlotte Boisjoli

Number 8, Winter 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2738ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boisjoli, C. (1986). L'initiation de Don Juan. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (8), 19–22.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Charlotte Boisjoli

L'initiation de Don Juan

Les arbres prennent feu: ocres chauds, rouges flamboyants, flammes sèches aux ors brûlés. Les feuilles vétustes se laissent capter par l'automne parmi les sentinelles toujours droites, vertes, épineuses des sapins, des cèdres et autres fiers capiteux conifères.

Lucille a entraîné Johan dans la forêt. Il a treize ans; elle court allégrement vers la quarantaine. Il est beau comme un jeune dieu et ferait se rhabiller Adonis en personne. Elle est charmeuse, charmante, charnue et charnelle. Elle s'est mis en tête, si l'on peut dire, de rendre un insigne service à toutes les femmes qui ne manqueront pas de se retrouver un jour dans les bras de ce futur Don Juan. Déjà, elle l'appelle Don Johan. Elle a choisi un coin secret pour ses secrètes amours. Une allée d'arbres dentelés côtoie des bosquets touffus émergeant de douces pentes aux jaunes multiples, lumineux. Au milieu de cette incandescence, une sorte de clairière, minuscule baignoire naturelle, foncée de mousses grasses, accueillantes. Il faut connaître. Il suffit de quitter l'allée principale, à la hauteur d'un érable tatoué d'un coeur transpercé d'une flèche et dont la sève-sang laisse des traces luisantes et sucrées.

Sylvia connaît la cachette. Sylvia vient y lire tous les jours *la Vie des abeilles*, *la Vie des termites* et reste émerveillée de l'organisation des ruches et des termitières. Elle n'a rien lu de plus fascinant depuis *la Cité antique*. Que d'ingéniosité, que de sagesse, que d'ardeur au travail... Ce

qui ne l'empêche pas elle de lézarder, étendue sur une couche herbeuse toute imprégnée des senteurs piquantes du cèdre qui l'abrite. Plein de sollicitude, il y jette parfois quelques brindilles dont Sylvia réussit à se faire un oreiller. Elle suit en pensée le grouillement velu, le gonflement cuivré du ventre des abeilles, piqueté de pétales transparents: leurs ailes de micas fragile. Elle devine la chaleur enivrante de la ruche, se voit munie de palmes frémissantes pour rendre hommage à cette reine grotesquement énorme, perçoit le bruissement des élytres, froissement sec, vrille sonore si audacieuse qu'elle se fraie un chemin dans l'oreille, pavillon intime, tapisse les parois de la conque, frappe le tympan, enfourche l'étrier et chevauche, chevauche le long des couloirs profonds du labyrinthe, se love en limaçon, sonne la trompe et galope à couvrir les ramures veineuses. Le crissement devient si net qu'il fait basculer la rêverie et ramène Sylvia à la verdoyance du sol. Elle fait un bond, bondit aussi hors d'elle le martellement furtif qui s'est glissé sous les pieds de Lucille et Johan. Ils sont parvenus à la clairière tous deux enlacés dans une étreinte radieuse. Le coeur de Sylvia bat à mettre sa cage en pièces. Elle les voit sans être vue. Les avertira-t-elle de sa présence? Lucille commence à dévêtir son jeune éphèbe. Sylvia n'a jamais vu son frère nu. Les strictes rigueurs de l'éducation religieuse lui ont permis d'apprendre son torse, ses jambes lorsqu'à la plage il revêt son maillot, mais jamais le mystère caché qui fait des gonflements de fruits sous le coton docile. Et maintenant, la prêtresse a détaché la blouse, promené ses mains savantes sur la poitrine du jeune homme, ramené ses doigts sur son dos, décrit des volutes autour des épaules, des bras, rejoint la ceinture qu'elle dégrafe, fait glisser le short, s'attarde sur les miches charnues, retire ses ailes digitales, recule d'un pas pour se dévêtir à son tour.

Sylvia n'ose pas respirer. Elle suffoque. Le mouvement de Lucille braque l'appareil de Johan dans son champ de vision. Un glaive de chair se dresse devant elle. Qu'est-ce que c'est que ce serpent à poils? Quelle est cette

noix sans écorce? ce métazoaire dépouillé de sa gaine? Est-ce comestible? Fragile et vulnérable exfolié, mollusque dépourvu d'écailles, il semble équipé d'un système nerveux des plus excitables: il suffit que Lucille le toise pour qu'il s'agite. Érigé sur sa base, il paraît noble et digne et valeureux, fièrement planté sur son socle de figues brunâtres et chevelues. Qu'est-ce que c'est que ce truc? Sylvia sort de son innocence, brûlante et curieuse, assoiffée de savoir, la salive jaillit aux confins de ses lèvres. Puis Lucille se rapproche de son pupille, le saisit à la branche avec un respect qui tient de la vénération, s'agenouille en poussant une plainte lascive; notre Apollon ébranlé est sur le point de défaillir: ses yeux révulsés sombrent dans le brouillard, il chancelle, vacille sur sa tige, Minerve fait pousser l'olivier, symbole de paix et de fertilité, il éclate et son maître mugit. Lucille rassure l'adolescent. Elle le console, le calme, il tremble et frémit, des larmes coulent sur ses joues, mais elle prophétise, pythonisse des basses oeuvres, elle lui prédit que ça ira mieux tout à l'heure.

Terre inculte, glèbe fraîchement offerte à l'empreinte indélébile de sa première leçon de choses, le corps de Sylvia bourgeonne de partout, toutes glandes ouvertes, la glaire impérieuse fleurit de toutes parts.

Son frère est couché maintenant, il gémit avec volupté on dirait. Les vérités paradoxales frappent Sylvia malgré son trouble. Guide sage, expérimentée, Ishtar éprouvée, connaisseuse jusqu'au bout des ongles, Lucille éveille les moindres replis de la chair du jouvenceau. Étoile du matin, elle éclaire du même coup l'épiderme du frère et les régions plus sourdes plus ténébreuses de la soeur aux aguets.

Elle est si près d'eux derrière le talus qu'elle peut observer le frissonnement du jeune cuir, le hérissement des poils enluminer l'échine, les aspérités de la peau glisser en vagues frémissantes le long des cuisses, des bras, de la poitrine. Elle connaît le goût de l'appel.

Parfois son souffle risque de la trahir; elle appuie une main sur sa bouche et c'est son coeur, devenu pendule d'ai-

rain qui martelle à grands coups, à fracasser les barreaux de sa niche. La jeune soeur s'épanouit, fleurissant germoir, elle perçoit le déploiement de ses trésors, elle se glisse à la place de son frère, reçoit en pensée les savantes caresses, explose, chavire, retient à grand peine un hurlement sauvage, luxuriant plaisir, fouetté qui la secoue de la racine des cheveux jusqu'à la pointe du pied, imprévisible botte[1].

Elle en sort oppressée, demeure un long moment dans un état voisin de la catalepsie, puis renaît de sa flamme; impudique et vibrante phénix[2], nymphe buveuse de nectar comme ses chères abeilles. Elle a récolté le pollen des amours initiatiques, poudre enivrante, grisant parfum. Elle s'étire maintenant, allonge ses bras, déplie ses jambes. Combien de temps est-elle restée ainsi, figée dans une demi-léthargie. Elle ne le sait pas, mais ses compagnons de bonheur sont partis, les heures ont coulé, l'astre du jour a quitté le zénith, il faut rentrer. Elle ne bouge pas cependant. Pas tout de suite. Elle laisse sécher au soleil le liquide onctueux qui chaudement glisse le long de son centre entrouvert.

---

1. Escr. Coup porté à un adversaire avec le fleuret, l'épée. Porter, pousser, allonger une botte. Une botte imprévisible, irréparable. *Petit Robert* — nouvelle édition revue, corrigée et mise à jour pour 1982, p. 202.
2. Mot masculin que j'emploie ici au féminin pour les besoins de la cause.

Charlotte Boisjoli: née dans les limbes en 1923. Y est restée. Comédienne, professeure, auteure, etc. A écrit pour la radio des textes qui ont été diffusés sur les ondes de Radio-Canada; entre autres: «Les chaînes», «Le testament sonore», «Je suis libre mais...» et «L'initiation de Don Juan». Elle a aussi publié deux recueils de nouvelles: *la Chatte blanche* (1981) et *le Dragon vert* (1983) aux éditions de la Pleine Lune, ainsi qu'un livre sur les exercices d'improvisation (1984) aux éditions Leméac.